



# SÉRIE AMÉRICAINE ÉLECTIONS 2020

Par son impact sur le reste du monde autant que par ses incertitudes, l'élection présidentielle américaine va retenir notre attention durant les semaines qui viennent. Terra Nova se met à l'heure américaine en publiant des contributions venant d'horizons variés, avec pour objectif de multiplier les éclairages sur une élection atypique. Sans illustrer une position collective de Terra Nova, les textes du présent cycle viseront à mieux comprendre les impacts multiples de ce vote aux Etats-Unis et au-delà.

## POURQUOI TRUMP A (QUAND MÊME) GAGNÉ

16 novembre 2020 | Par Samuel Moyn, professeur de sciences politiques à Yale

Après la défaite de Donald Trump, la grande dérobade commence. Inévitablement, la tentation est grande, après ces années de cauchemar, de tourner la page et de revenir au cours ordinaire des choses (avec quelques retouches cosmétiques). Mais les années de présidence de Trump ne seront pas sans conséquence.

Contrairement aux prédictions des sondages, une fois de plus, les résultats ont été très serrés. Personne ne pourra oublier l'importance des forces électorales mobilisées par Trump, que d'autres candidats voudront convoquer à nouveau – peut-être Trump lui-même en 2024. Que Trump ait échoué de si peu, malgré les années de contestations et de rejet, exprimées par tous les cercles éclairés, préserve toutes les chances d'une rhétorique et d'une attitude qui nous conduisent jusqu'aux bords de la tyrannie. Trump s'en va sans avoir été balayé, contrairement à beaucoup de despotes ou d'illuminés du passé. Sa présidence nous laisse nombre de sujets de réflexion, pour éviter le retour du type d'innovation qu'il a représenté dans la culture politique américaine.

Car Trump a métamorphosé de vieilles pathologies américaines en formes inédites de mobilisation politique.

C'est précisément là où ses adversaires les plus acharnés ont le moins porté leur attention qu'il a fait la différence. Là où ils craignaient le plus son intervention, il a détourné son attention ou il a été bloqué, même avant sa pitoyable tentative mort-née de voler l'élection. Mais, en regardant en arrière, nous verrons que sa présidence a été un moment pivot.

Envoyer Trump aux oubliettes de la politique reviendrait à laisser de côté ce que son élection a révélé : pourquoi cet exercice du pouvoir a été possible, à quel point il s'est imposé dans les esprits et a remodelé l'imaginaire de ses adversaires (y compris parmi les Républicains) et transformé le consensus politique dont il avait hérité. Revenir en arrière est impossible. Dans quelques décennies, Trump apparaîtra comme un catalyseur et un accélérateur, pour le meilleur et pour le pire. Pour une Amérique qui ne rêve que de laisser ce charlatan et ce marchand de haine derrière lui, Trump est à la fois un miroir et un flambeau.

Au départ, Trump est arrivé au pouvoir parce que son étrange habileté et l'astuce de ses conseillers lui ont permis de saisir une opportunité laissée de côté par les courants majoritaires des deux principaux partis. En dehors du microcosme politique de Washington, fort de sa capacité de déni, il était évident pour de nombreux observateurs que des décennies de mauvais choix politiques avaient produit des ravages autant en politique intérieure (une compétition économique impitoyable sans filet de sécurité sociale) qu'en politique étrangère (les ruineuses guerres extérieures). Le fait que Trump ait stimulé sa présidence en s'attirant les faveurs des électeurs nationalistes blancs n'excuse en rien de leurs erreurs passées les Républicains qu'il a battu lors des primaires de 2016. Pas plus que cela n'efface miraculeusement la collusion des Démocrates qui ont accepté depuis plus de quarante ans les politiques économiques néolibérales et les interventions militaires sans fin à travers le monde.

Une fois au pouvoir, Trump a piétiné les normes publiques les unes après les autres. La vérité, cependant, est qu'il a réussi à déployer son emprise dangereuse avec succès dans deux domaines principalement. Le premier est l'agenda de long terme des Républicains qu'il a fait sien en baissant les impôts des riches et en nommant des juges réactionnaires partout où il en a eu l'occasion. Le second concerne deux domaines dans lesquels l'autorité du Président peut s'exercer sans entrave grâce aux efforts conjugués des Démocrates et des Républicains : l'immigration et la Défense.

Pour le reste, on est frappé de la fragilité de la présidence Trump, qui a été très facilement contré et bloqué.

On ne peut contester qu'il a suscité, avant même que sa Présidence ne débute, une opposition plus puissante qu'aucune bureaucratie ni aucun média n'avaient jamais exercé auparavant contre un Président dans l'histoire américaine. Il apparut que les contre-pouvoirs traditionnels, malgré toutes leurs limites, avaient gardé leur force. Ce qui ne veut pas dire que le système politique américain est suffisamment résilient, ou qu'il est, par son exceptionnalisme, exempt de défauts ou qu'il n'a pas besoin d'améliorations.

Trump n'a pas réussi à saborder l'enquête de Robert Mueller ni à annuler son rapport sur l'ingérence russe dans la campagne de 2016. Un nombre spectaculairement élevé de ses décisions ont été recalées par les tribunaux, malgré ses efforts pour les peupler de juges à sa botte (son gouvernement a perdu 91% des procédures de recours devant les tribunaux dans le domaine administratif, un chiffre exceptionnellement élevé). De nouveaux contre-pouvoirs ont émergé. Nombre de coups de menton autoritaires de Trump apparaissent comme les faux-semblants d'un homme qui pensait être le plus puissant du monde mais qui fut souvent réduit à ne même pas pouvoir trouver des appuis pour mener ses projets erratiques – y compris de la part de ses propres fonctionnaires. Quand il a fait nettoyer Lafayette Park en face de la Maison Blanche pour se livrer à une séance photo de propagande, il a provoqué le plus extraordinaire mouvement d'insubordination des officiers de la sécurité nationale depuis Douglas MacArthur et la guerre de Corée. Il a obtenu de la Cour suprême un accord pour ses décisions concernant les interdictions de voyager et le durcissement impitoyable des contrôles aux frontières mais c'est surtout grâce à la prééminence de la Présidence dont l'exécutif jouit déjà depuis longtemps. Les institutions américaines n'ont jamais été vraiment menacées. Mais leurs limites internes et toutes les failles démocratiques du système ont été mises en évidence.

Bloqué sur le plan institutionnel, Trump a néanmoins obtenu sa plus remarquable victoire sur le plan de l'imagination, s'insinuant dans les consciences de ses auditeurs par les moindres fissures, les poursuivant jusque dans leurs cauchemars et désinhibant leur propre désir de transgresser les normes de la civilité. Pour une part, il en a résulté des limitations qui ont empêché Trump de se livrer au pire, mais il est difficile d'affirmer qu'il était indispensable, pour lui résister de manière adaptée, de se laisser à ce point obséder par Trump. Aucun président n'a jamais conjugué autant de faiblesse institutionnelle avec une telle emprise imaginaire.

En fait, affaire après affaire, ses opposants ont rarement compris de quoi il en retournait. Leur colère s'est portée de préférence vers les sujets sur lesquels Trump était le plus prévisible, mais ils ont négligé ceux sur lesquels il parvenait à mener les transformations les plus substantielles. Trump les a contrôlés et même possédés, en les appâtant vers des leurres stratégiques, comme l'opération du rapport Mueller et de l'« *impeachment* », qui n'était qu'une diversion. Mais indépendamment même de tout épisode spécifique, ce qui était remarquable, c'était de voir à quel point Trump a focalisé l'attention dans les grands médias et les réseaux sociaux dont la raison d'être était de le détester, tout en ignorant les raisons pour lesquelles il avait réussi à s'imposer, raisons où ils avaient leur part de responsabilité, et les altérations réelles de la politique américaine qui s'aggravaient tandis qu'ils restaient enfermés dans leur confrontation virtuelle avec lui.

Ce qui a réellement changé en quatre ans est la forme du débat portant sur le passé et l'avenir des Etats-Unis. Trump a fermé l'ère de la soi-disant fin de l'histoire ouverte en 1989, il a ouvert une nouvelle période en engageant une complète relecture de notre perception de notre position et de notre mission. Ses efforts pour promouvoir le néolibéralisme – indépendamment de ses attaques verbales contre les échanges commerciaux – et pour politiser les tribunaux, en particulier les plus hautes cours, n'avaient rien de nouveau. Mais il a porté ses efforts si loin que ces sujets sont apparus soudainement comme les lignes de front sur lesquelles l'avenir de notre pays serait déterminé. Le néolibéralisme, le patriarcat et la suprématie blanche sont présents depuis longtemps dans la vie américaine mais l'opposition qu'ils suscitent aujourd'hui n'a jamais été aussi forte depuis un demi-siècle.

Si le fait que Trump ait plus fait pour promouvoir les politiques néolibérales que pour y mettre un terme ne manque pas d'ironie, cela ne doit pas faire oublier ce qu'il a fait pour les relégitimer. Rien ne le démontre mieux que la promesse de Joe Biden de relancer l'industrie manufacturière américaine, qui a l'air d'avoir été écrite par Steve Bannon lui-même. Il est vrai que Biden pourrait se vanter d'avoir sauvé l'industrie automobile en 2009 quand il était vice-Président ou rappeler que la candidate démocrate à l'élection présidentielle de 2016, Hillary Clinton, avait déjà dénoncé l'accord commercial avec l'Asie orientale. Mais aucune des promesses actuelles de Biden en faveur d'une économie de Guerre froide dans laquelle l'Amérique fabrique elle-même ce dont elle a besoin n'aurait été imaginable sans Trump.

Il n'est bien sûr pas crédible de penser que l'Amérique retrouvera sa puissance grâce à une stratégie industrielle. Mais cela n'en signifie pas moins que le néolibéralisme peut s'imposer à nouveau en tant que politique orthodoxe sous Biden, raison pour laquelle les années Trump ont ouvert la porte à toutes les réflexions qui cherchent à dépasser le néolibéralisme, que ce soit par les nationalistes d'extrême-droite ou par les progressistes internationalistes qui refusent de réduire leur credo politique à la liberté du commerce et aux délocalisations. L'héritage le plus troublant de cette présidence, renforcé par la faible marge de la défaite, est l'opportunité pour les Républicains de devenir le parti de la classe ouvrière blanche, ce que le parti démocrate avait été dans un passé pas si lointain, mais qu'il hésite à devenir à nouveau, laissant le champ libre à son adversaire.

Trump a également cristallisé le début de guerre froide avec la Chine qui a tant bénéficié par le passé du consensus entre les Démocrates et les Républicains en faveur de l'ouverture commerciale. Les deux partis sont maintenant forcés, en raison des discours incendiaires de l'ex-Président, à traiter la Chine en ennemi. Trump, de ce point de vue, sera bientôt considéré comme le nouvel Harry Truman, qui avait lancé la Guerre Froide. Trump a engagé les Etats-Unis dans un conflit géopolitique que les Démocrates risquent de reprendre à leur compte avec au moins autant d'enthousiasme que leurs adversaires républicains. Nous oublierons lentement de ce fait, la promesse faite par Trump en arrivant au pouvoir (et par Barack Obama avant lui) de mettre fin aux guerres et même sa tentative d'en interrompre plusieurs alors qu'il a simultanément fait monter en puissance la guerre de l'ombre contre le terrorisme et préparé une nouvelle ère de confrontation avec les puissances du Pacifique. La possibilité de s'émanciper du néo-libéralisme reste ouverte pour le moment. Le bilan réel de Trump et son héritage rhétorique pour l'avenir de la paix se révélera probablement encore plus fantomatique.

Avec la défaite de Trump, nous ne sommes pas près de nous éveiller de notre cauchemar national. La moitié de la nuit ne s'est même pas encore écoulée. Comment nous éveiller ? Telle est la prochaine question qui mérite d'être débattue sans nous flatter d'avoir mis bas le fascisme mais en ayant conscience de notre niveau de délabrement, et en nous demandant si nous voulons vraiment accepter le monde que Trump nous a préparé.

La fenêtre d'opportunité identifiée par Trump en 2016 ne se refermera pas toute seule. La perte de légitimité des élites des deux partis après des décennies d'échecs en politique intérieure aussi bien qu'en politique étrangère reste ce qu'elle est.

Le soir de son élection en 2008, Barack Obama, au cours d'un discours mémorable à Chicago, a déclaré que la victoire « n'était pas en elle-même le changement que nous recherchons, seulement la chance de rendre possible le changement ». Cette formule s'applique parfaitement, aujourd'hui, à son successeur. Dans les brumes d'un lendemain de victoire, entre la joie et le soulagement, nous risquons de manquer l'occasion de faire advenir ce changement que Trump a rendu impératif, et de laisser s'imposer la Nouvelle Guerre froide dont il a semé les graines.

Traduit de l'anglais par Marc-Olivier Padis.